Valentina TONEATTO, *Les Banquiers du Seigneur.
Évêques et moines face à la richesse (IV^e-début IX^e siècle)*

Rennes, Presses Universitaires de Rennes (« Histoire »), 2012, 437 p.,
24 cm, 22 €, ISBN 978-2-7535-1856-8.

Marie-Céline Isaïa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8281>

DOI : 10.4000/rhr.8281

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 507-509

ISBN : 978-2-200-92912-1

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Marie-Céline Isaïa, « Valentina TONEATTO, *Les Banquiers du Seigneur. Évêques et moines face à la richesse (IV^e-début IX^e siècle)* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2014, mis en ligne le 03 novembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8281> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8281>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Valentina TONEATTO, *Les Banquiers du Seigneur. Évêques et moines face à la richesse (IV^e-début IX^e siècle)*

Rennes, Presses Universitaires de Rennes (« Histoire »), 2012, 437 p., 24 cm, 22 €, ISBN 978-2-7535-1856-8.

Marie-Céline Isaïa

RÉFÉRENCE

Valentina Toneatto

Valentina TONEATTO, *Les Banquiers du Seigneur. Évêques et moines face à la richesse (IV^e-début IX^e siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (« Histoire »), 2012, 437 p., 24 cm, 22 €, ISBN 978-2-7535-1856-8.

- 1 La pensée économique est étrangère à l'Église qui n'aborde la question de la richesse que pour la condamner sous les noms d'avarice ou de cupidité. Les Pères se sont plus souciés d'appeler à la justice sociale et à la redistribution des profits que de construire une théorie rationnelle de l'échange marchand, théorie qui date en Occident du XIII^e siècle. Si on pense que ces propositions sont des évidences, il faut lire Valentina Toneatto au plus vite. L'auteur, portée par les travaux de Giacomo Todeschini, fait crédit à nos prédécesseurs de l'intelligence économique et de la rigueur de la pensée : oui, depuis les Pères cappadociens, la tradition patristique utilise à bon escient les termes profit, intérêt, rétribution, commerce, administration, gestion... et nourrit son discours théologique d'une compétence économique éprouvée. Surtout, et c'est là le principal apport de cette thèse, cette aisance terminologique dans l'analyse, ce savoir-dire s'épanouit en un véritable savoir-faire dont les règles monastiques témoignent jusqu'aux synthèses des années 810-820 (Benoît d'Aniane, Smaragde de Saint-Mihiel). Les moines, dont on constatait avec Jean-Pierre Devroey la capacité à gérer une exploitation et à en prévoir la rentabilité, avaient bien reçu de la Tradition les concepts

nécessaires à cette planification économique, qui n'est pas qu'affaire d'expérience accumulée. Pour parvenir à ces résultats importants, l'auteur utilise une méthode qui est en elle-même réjouissante : V. Toneatto a décidé de faire confiance aux Pères et de croire qu'ils n'emploient pas un mot pour un autre. Leur lexique ne doit pas être plus aléatoire quand ils parlent de richesse que quand ils discutent hypostase ou nature. Il faut donc les prendre au mot, d'autant qu'ils n'appliquent pas le vocabulaire économique à la seule description sur le vif des élites urbaines – même si les sermons de Jean Chrysostome et de Césaire d'Arles sont ici dûment convoqués : c'est en termes d'économie divine et de rédemption/rachat qu'ils comprennent le dessein de Dieu lui-même. L'auteur suit donc méthodiquement la circulation de concepts théologiques depuis Clément d'Alexandrie (*Quis dives salvetur* ? avant 216) jusqu'au début du IX^e siècle et assiste à leur transformation en concepts « théologico-économiques » au fur et à mesure qu'ils se chargent d'implications concrètes sans perdre leur signification théorique : une réflexion exégétique commune sur l'*avaritia* par exemple peut justifier selon Maxime de Turin qu'on évite la fréquentation des juifs (p. 126) et chez Cassien qu'on oblige les moines à se reposer la nuit (p. 130).

- 2 Il y a donc un va-et-vient constant entre des commentaires hérités, à première vue répétitifs, et leur application toujours renouvelée à des situations vécues : y voir seulement le ressassement des mêmes *loca* exégétiques revient à manquer les efforts d'actualisation des commentateurs, qui prouvent alors leurs compétences économiques. Au moment où Peter Brown montre, dans le même ordre d'idées, qu'il y a une pensée patristique nuancée de la richesse aux IV^e-V^e siècles dans son magistral *Through the eye of a needle*, Princeton, 2012, c'est le parti-pris de V. Toneatto de suivre le phénomène sur le temps long qui fait l'intérêt de son point de vue. La démonstration suit l'ordre chronologique et l'évolution des sources disponibles : partant des enseignements épiscopaux, sermons et traités exégétiques des III^e-VI^e siècles, elle glisse en deuxième partie vers le discours normatif, conciles et règles monastiques des VI^e-VIII^e siècles, pour conclure sur le gouvernement effectif des monastères carolingiens au début du IX^e siècle. En quelques pages (p. 344-344), la *Concordia regularum* de Benoît d'Aniane est décrite comme une norme souple, voire un assouplissement de la norme, capable de restituer à l'abbé sa liberté de gouvernement. L'idée est présente dans des travaux récents, dont Matthew D. Ponesse (« Smaragdus of Saint-Mihiel and the Carolingian monastic Reform », *Revue bénédictine*, 2006, 116-2, p. 367-381) ; elle n'en demeure pas moins rafraîchissante pour qui a l'habitude de voir décrire la réforme carolingienne comme une remise en ordre autoritaire, centralisée et unificatrice. Pour leurs mêmes vertus décapantes, on lira avec un intérêt particulier les pages où l'auteur conteste que l'abbé ait pu être tenu pour le propriétaire des biens monastiques, qui ne sont pas non plus les biens communs d'une personne morale (p. 253-262) – c'est revoir très à la baisse la continuité juridique avec le monde romain et le statut des *collegia* – ou celles où elle passe en revue les différentes modalités de désappropriation de leurs biens qui sont offertes aux novices (p. 266-276). L'entrée d'un nouveau moine en communauté donne lieu à des négociations équilibrées : quand le novice n'est pas assez âgé pour choisir lui-même ce qu'il doit faire de ses biens, et l'écrire, c'est la communauté qui contraint les familles à *déshériter* l'enfant qu'elles offrent au monastère pour mieux s'assurer de conserver une entière liberté dans la gestion des biens – l'analyse offre alors un antidote puissant aux idées reçues d'époques ultérieures sur l'intérêt économique que les communautés monastiques trouveraient dans

l'oblation ou les stratégies familiales de concentration des patrimoines par exclusion des enfants consacrés.

- 3 Les sources citées, grecques et latines, sont généralement bien traduites ; le passage de Zénon sur l'avarice mériterait de l'être intégralement pour en restituer le sens plein (p. 89 et note 122) : « Pour un usurier qui tend son argent comme un hameçon capable d'attirer à lui les richesses d'autrui et, tandis qu'il l'éloigne, ne cesse, par un calcul cruel, de lui laisser plus de fil pour qu'il rapporte, non seulement la somme qu'il a donnée en prêt, mais encore celle qu'auront engendrée d'elle, bardés de chiffres, les jours, les mois et les doigts [qui comptent], il y en a beaucoup d'autres qui, par leur industrie, se dépouillent eux-mêmes de leurs biens, eux à qui le mensonge, la ruine, la fuite, la mort, auront par quelque hasard ravi leur débiteur. » Bien-sûr, d'autres textes auraient pu être convoqués, dont la correspondance d'Ambroise de Milan, si riche en métaphores grecques et latines sur la monnaie et sa rentabilité ; mais la brève synthèse de V. Toneatto n'a jamais prétendu à l'exhaustivité. Sa concision et sa clarté en font plutôt une grille d'analyse très utile, que chacun appliquera avec profit à ses textes de prédilection.
-

AUTEUR

MARIE-CÉLINE ISAÏA

Université Jean Moulin – Lyon 3.